
Introduction

Comment les mots écrivent l'histoire au croisement des disciplines et des méthodologies

Dominique Neyrod, Le Mans Université
& Caroline Cunill, EHESS

Ce dossier aborde la question de l'écriture de l'histoire au croisement de trois disciplines qui partagent le « terrain » des mots et des discours : la linguistique, la littérature et l'histoire. Pour le linguiste, le mot lui-même est un discours, ou plutôt une pluralité de discours, selon son évolution historique et la diversité des analyses (phonétique, morphologique, sémantique) auxquelles il peut être soumis. La linguistique a d'autre part effectué son « tournant cognitiviste », qui l'a conduite à prendre en compte les processus mentaux, voire cérébraux, propres à enrichir l'au-delà du texte.

La littérature et la poésie sont des « dire du monde » (De Vogüé, 1989) qui ne peuvent être correctement interprétés qu'en fonction de la référence historique et « la littérature est le lieu par excellence de ce que Benveniste a appelé la catégorie de l'histoire » (*Ibid.*). L'histoire a montré « l'influence des événements sur les conceptions poétiques » et la « prise en compte de l'au-delà du texte » a débouché sur « des réflexions qui adossent l'analyse du poème à celle de son contexte historique » (Garde Tamine et Monte, 2007).

Quant à l'historien, il analyse les discours et les mots contenus dans les archives et produit, à son tour, des représentations du passé avec ses propres mots. Et le « tournant linguistique » a durablement marqué l'histoire intellectuelle, en particulier, celle des concepts dans le champ du politique. Selon Jacques Guilhaumou, « l'histoire du discours et la socio-histoire des mots politiques, initiées successivement par Régine Robin et Maurice Tournier au sein de la tradition linguistique [...], nous ont permis d'associer l'analyse de discours du côté de l'histoire au “tournant linguistique”, de l'insérer dans le vaste champ d'étude de l'analyse de discours¹ » (Guilhaumou, 2006).



Cet article est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / partage dans les mêmes conditions 4.0 international. ISSN : 2260-7838. <http://savoirsenprisme.univ-reims.fr>

1 Notons aussi que l'anthropologie linguistique, puis l'anthropologie sémiotique ont émergé comme disciplines à part entière dans les années 1970 et 1980 aux États-Unis et que ce sont des champs très dynamiques en France (Greco, 2015 ; Him-Aquilli et Telep, 2021).

Partant de ce constat, les dix articles qui composent ce dossier ont pour ambition de renforcer le dialogue interdisciplinaire autour de la question du mot comme vecteur de l'écriture de l'histoire car, si l'usage des mots est historiquement et socio-politiquement situé, les mots aussi ont leur propre histoire. Marqués par une profonde diversité méthodologique, les problématiques développées par les auteurs sont ancrées dans différentes époques (du XIII^e au XXI^e siècle), aires géographiques (Afrique, Amériques, Europe), langues (arabe, maya yucatèque, fongbé, allemand, castillan, anglais et français) et supports textuels (romans, dictionnaires, documents historiques ou scientifiques).

À travers ce prisme apparaît un souci constant : montrer comment les mots sont en dispute entre les acteurs qui énoncent leurs histoires, conscients qu'imposer, modifier, décoder ou dissimuler le sens des mots est un enjeu crucial dans le rapport au réel et donc à l'Histoire telle qu'elle se dit, se vit, s'écrit et se réécrit sans cesse. L'histoire, on le sait, ne consiste pas à retracer des événements, mais à analyser les discours et les mots de ceux et de celles qui les relatent à l'oral ou par écrit. Comme le souligne Michel de Certeau, « l'épaisseur et l'extension du "réel" ne sont jamais désignées et affectées de sens que dans un discours » (Certeau, 1975 : 29).

Nous proposons aux lecteurs de découvrir les articles selon trois types de relation entre le mot et l'histoire : « Le discours du mot comme éclairage de l'histoire », « Les mots de l'histoire à l'épreuve de la fiction » et « Les mots et les acteurs de l'histoire ». Dans la première partie, on trouvera les articles de Gilbert FABRE, « Le substantif *hidalgo* à travers sa propre histoire et celle dont il a fait l'objet », de Dominique NEYROD, « Le mot comme événement et comme outil d'investigation historique et historiographique : *morisco* et *arábigo* dans le *Tesoro de la lengua española o castellana* (1611) de Covarrubias », et de Marina RUIZ CANO, « Des mots pour jouer : glissements sémantiques dans le discours diderotien sur l'histoire théâtrale ».

La seconde partie regroupe les articles de Rédouane ABOUDDAHAB, « À l'écoute de *L'Autobiographie de Miss Jane Pittman* : Ernest J. Gaines et l'écriture interférentielle de l'histoire », de Marina LETOURNEUR, « Pouvoir et limites des mots de l'histoire dans *En esta dulce tierra* d'Andrés Rivera », et de Lucie VALVERDE, « Une "tradition de la trahison" ? Les dires du romancier et de l'historien dans *La Mujer de la Vida*, roman inachevé de Tomás Eloy Martínez ».

Dans la troisième partie figurent les articles de André COCOU DATONDI et Emery Patrick EFFIBOLEY, « Une étude sémiotique des idiomes liés à la cour royale du Danxômè en République du Bénin (ex-Dahomey) », de Caroline CUNILL, « À la recherche d'autorité : nommer l'acte d'écrire dans la langue maya yucatèque (XVI^e siècle) », de Varda FURMAN KOREN, « La chute du Premier ministre belge Louis De Potter : comment les mots effacent de l'Histoire un Premier ministre », et de Sandrine PERSYN, « Au croisement entre linguistique et histoire : *Gestalt*, champ et behaviorisme dans l'œuvre de Karl Bühler ».



Correctement interprétée, la forme des mots porte en elle-même des « micro-discours » ou « discours du mot » susceptibles de nous renseigner sur une « mémoire » plus profonde que celle qui est véhiculée dans les discours où ces mots sont mobilisés (Neyrod, 2017). Selon Gilbert FABRE (dans ce dossier), les mots ne se contentent pas « de renvoyer à des réalités extralinguistiques d'ordre spatial, temporel ou conceptuel, ils nous disent aussi quelque chose d'eux-mêmes. Cette auto-discursivité [...] exprime un savoir mémoriel lié à une vision du monde ». On se place ici dans le champ de la linguistique cognitive. Par ailleurs, les dictionnaires, qu'ils soient monolingues ou bilingues, sont une puissante arme prescriptive et idéologique, mais aussi une source de premier ordre pour comprendre comment une société ou un groupe social tente de « fixer » le sens des mots dans une langue et leurs « équivalences » (souvent contestables et incomplètes) dans une autre langue.

Pour FABRE, l'étymologie est une science controversée, qu'il convient d'historiciser, puisqu'au cœur des débats se trouve l'interprétation qu'elle attribue au sens des mots. C'est ainsi qu'il suit l'étymologie du mot *hidalgo* et de sa forme longue *fijodalgo* dans la philologie espagnole à partir des différents « univers de discours » qu'elle reflète, au nombre desquels la profonde empreinte de l'arabe sur le castillan et les calques sémantiques qui en ont résulté. Il souligne que celle qu'en a donné le roi Alphonse X le Sage dans les *Siete Partidas* doit être placée non seulement dans le contexte politique et sociolinguistique du XIII^e siècle, mais aussi dans le projet du monarque espagnol d'instituer une noblesse de lignée, les *hijos de algo*. Enfin, dans une perspective structuraliste, il considère la série lexicale *rico hombre*, *caballero*, *infanzón*, *fidalgo* et montre comment elle s'est transformée en fonction des micro-discours tenus par chacun de ces mots et du remodelage des systèmes d'oppositions binaires qu'ils ont entraîné.

Dominique NEYROD travaille sur le *Tesoro de la lengua española o castellana* (1611) de Sebastián de Covarrubias. Considérant le mot comme événement et comme outil d'investigation historique et historiographique, elle s'arrête sur les mots *morisco* et *arábigo*. Elle y voit l'expression de la problématique à deux faces de la langue arabe dans l'Espagne du tournant des XVI^e et XVII^e siècles : l'une patrimoniale, centrée sur les *moriscos*, l'autre internationale et universelle, centrée sur les *arabigos*. NEYROD montre en effet que le « discours du mot » *morisco* est celui de l'échec de la politique d'assimilation culturelle et religieuse des *moros* entreprise tout au long du XVI^e siècle par la monarchie catholique, pendant que *arábigo* est la marque de l'émergence de l'arabisme scientifique, ancêtre de l'orientalisme. Ce qui lui permet de voir dans le *Tesoro* un témoignage et un acteur des débuts de cette science et d'opérer, à rebours de la *doxa* à ce sujet, une réévaluation radicale du protagonisme de l'arabe dans cet ouvrage lexicographique et, par conséquent, de sa place dans l'histoire des idées linguistiques.

Dans la perspective de l'histoire du théâtre occidental, Marina RUIZ CANO examine l'usage des mots « sensibilité », « acteur », « comédien » et « paradoxe » fait par Denis Diderot dans le *Paradoxe sur le comédien*, écrit en 1777 et publié en 1830. Sa recherche terminologique dans de nombreux ouvrages lexicographiques et encyclopédiques des XVIII^e et XIX^e siècles, ainsi que son enquête tra-

ductologique sur les versions espagnoles et anglaises de traités de théâtre de la même époque montrent que « l'éventail de nuances proposé par un terme dans une langue concrète joue un rôle prépondérant dans l'écriture de l'histoire théâtrale et dans la transmission des idées dramatiques » en Europe. Elles lui permettent aussi de questionner la polysémie du titre de l'ouvrage de Diderot et lui suggèrent un point de vue novateur sur la nature même du *Paradoxe sur le comédien*, qu'elle voit non comme un texte théorique, un traité sur le théâtre, mais comme une mise en scène, une pantomime, et en fait l'application des idées esquissées dans ses articles de la *Correspondance littéraire*.



Tracer une frontière entre discours historique et fiction n'est ni facile, ni peut-être même pertinent pour déchiffrer le sens des mots (et des silences) avec lesquels les hommes et les femmes façonnent leur histoire et, ce faisant, l'histoire. Dans leurs articles, Rédouane ABOUDDAHAB, Marina LETOURNEUR et Lucie VALVERDE montrent que la fiction est un instrument puissant capable de dévoiler comment les historiens choisissent, travestissent, ou dissimulent les mots des acteurs de l'histoire. Grâce à des jeux de miroir savamment orchestrés, l'écriture et ses effets de sens se trouvent donc au cœur d'une réflexion autour des « terrains partagés » de la littérature et de l'histoire, de leur rapport à la parole de l'autre, tout autant qu'à l'autorité et au pouvoir.

Rédouane ABOUDDAHAB montre comment l'écrivain engagé Ernest J. Gaines problématise les notions d'histoire orale dans *L'Autobiographie de Miss Jane Pittman*. Par le parallèle entre la voix de Miss Jane et celles d'autres personnes ayant connu l'esclavage, il met en lumière les enjeux (individuels et collectifs) d'un projet d'écriture, littéraire ou historique, qui s'attacherait à « révéler » une parole, longtemps niée dans l'histoire officielle, et souvent entrecoupée de silences, de ces acteurs de l'histoire américaine. Grâce à la notion d'écriture interférentielle développée par ABOUDDAHAB, la trajectoire personnelle du romancier et son positionnement au sein de la société constituent des éléments clé de l'analyse, de sorte que les frontières entre auteur, historien et narrateur se brouillent dans de multiples projections pour faire apparaître la complexité du truchement des mots dans l'écriture de l'histoire ou plutôt des histoires. ABOUDDAHAB rend également compte des dimensions intrinsèque et extrinsèque de l'expérience et de la mémoire de l'esclavage, ainsi que de l'ambition complexe de prétendre les raconter.

Dans son étude du roman d'Andrés Rivera *En esta dulce tierra*, Marina LETOURNEUR oppose l'écriture de l'histoire officielle, celle du vainqueur, qui impose une mémoire collective des événements et celle de la métafiction historique, « fiction très consciente de son statut de fiction », ayant « pour objet les événements de l'histoire vue alors comme une construction humaine (et narrative) ». Dans le contexte de la dictature de Rosas en Argentine, cette construction concerne un médecin nommé Cufre, dont l'une des principales

caractéristiques est d'appartenir au camp des vaincus et dont l'histoire, c'est-à-dire le destin personnel et historique, va rester incertaine, opaque, ignorée. L'incertitude des sources, le manque de fiabilité des témoignages, ces matériaux privilégiés de l'écriture de l'histoire, est problématisée par Rivera jusqu'au burlesque et aboutit au constat de l'impossibilité d'établir la vérité historique, celle-ci passant nécessairement par les mots et les discours dont les interprétations et les distorsions sont innombrables.

La réflexion sur l'histoire et la fiction est également au cœur de *La Mujer de la Vida*, roman inachevé de Tomás Eloy Martínez dont Lucie VALVERDE étudie les tapuscrits. Authenticité, vérité, mensonge, pouvoir de la création littéraire sont quelques-unes des notions qui irriguent la pensée et l'œuvre du romancier. Dans le contexte de la dictature militaire en Argentine, ce roman inachevé agite des questions relatives aux histoires, à l'Histoire et à leur sens ou à leur non-sens à travers le récit du parcours vital d'une jeune Polonaise prostituée. Valverde montre comment le romancier, par le biais du cumul « des pactes de lecture inhérents aux trois discours présentés ici comme complémentaires pour dépasser les limitations de chacun : le témoignage, l'Histoire, la fiction », laisse apparaître les ressorts d'un discours historique dominant qui, se faisant interprète de la parole de l'autre, poursuit « une tradition de la trahison ».



Si les récits d'un événement sont variables, les mots ne sont pas non plus immuables : ils sont l'expression d'une époque, bien sûr, mais aussi celle du sens que chaque acteur souhaite leur donner. Plusieurs articles de ce dossier examinent donc la diversité des mots qui composent les discours produits par les acteurs de l'histoire, leur ambiguïté, leur part d'implicite, leur capacité à dissimuler une partie de l'événement.

C'est à une entreprise ethnographique que se livrent André COCOU DATONDI et Emery Patrick EFFIBOLEY lorsqu'ils analysent un corpus d'expressions idiomatiques en usage dans l'ancienne cour royale du Danxômè en République du Bénin (ex-Dahomey). En s'appuyant sur les présupposés théoriques de Saussure et de Pierce sur la sémiotique, ils examinent ces unités linguistiques marquées par une forte codification culturelle, inintelligibles à toute personne étrangère à la Cour, et montrent que leur signification ultime n'apparaît qu'au terme d'un processus de décodage fondé sur l'appréciation du contexte social et sur l'analyse sémiotique. Les auteurs peuvent ainsi voir dans ces idiomes « des réceptacles parfaitement bien conçus pour accueillir, abriter et perpétuer les savoirs, les usages, les manières, sentiments, idéologies, pratiques, choses à faire et à ne pas faire, tangibles et intangibles, physiques, spirituels, vocaux, gestuels, bref, l'âme même et les souvenirs d'une communauté ».

La polysémie du terme maya yucatèque *dzib*, tel qu'il est défini dans le dictionnaire maya-castillan élaboré par les franciscains au tournant du XVII^e siècle – « écrire et peindre, dessiner » (c'est-à-dire utiliser l'alphabet latin introduit par les conquérants espagnols ou, au contraire, le système logo-syllabique d'ori-

gine préhispanique) – met en lumière l’ambiguïté du projet colonial. Caroline CUNILL décèle dans cette définition la volonté de détruire la pratique de l’écriture préhispanique par la persécution de ce savoir et de ses détenteurs, et de lui en substituer une autre par le « glissement » du sens du verbe *dzib* : la référence à l’écriture alphabétique devant finir par effacer la mémoire de l’écriture logo-syllabique. Néanmoins, l’acception « peindre, dessiner » montre que cette politique était aussi construite sur la (re)connaissance de la culture de l’autre. Dans cette perspective, le dictionnaire bilingue se fait le reflet de l’entreprise ethnographique sur laquelle se fondait le projet colonial.

Varda FURMAN KOREN s’intéresse à « l’effacement de l’Histoire » dont a été victime, dans le contexte du néo-babouvisme, le Premier ministre belge Louis De Potter, contraint à démissionner en 1831, un mois à peine après son accession au pouvoir, et tombé depuis lors dans l’oubli. Dans une approche marquée par les travaux de Claude Lefort et de Pierre Rosanvallon, elle mobilise les ressources de l’analyse rhétorico-pragmatique et de la réflexion sur l’explicite et l’implicite du discours pour lire, sous les termes de la *Lettre à mes concitoyens*, lettre de démission de ce ministre, « un appel masqué pour la mise en place d’une dictature s’inspirant du modèle français jacobin de 1793 ». FURMAN KOREN, qui a constitué et étudié un volumineux corpus d’œuvres historiques et politiques inédites, voit dans ce qu’elle nomme les « formes oxymoriques », récurrentes dans cette littérature, l’expression silencieuse de l’ambivalence du peuple belge vis-à-vis de sa révolution nationale.

À travers les mots « *Gestalt* », « champ » et « behaviorisme », Sandrine PERSYN, de son côté, retrace le parcours scientifique et vital de Karl Bühler (1879-1963), au croisement entre histoire de la linguistique et histoire collective. Elle explique comment Bühler a renouvelé la discipline linguistique en opérant des transferts notionnels depuis la psychologie de la forme et en mettant les concepts de « *Gestalt* » et de « champ » au service de sa « théorie du langage » (*Sprachtheorie*, 1934). S’interrogeant sur la réception tardive, dans les années 1980, de cette théorie novatrice, PERSYN souligne la collision entre la propre histoire de Bühler et l’histoire des idées scientifiques. En effet, contraint en 1938 de quitter Vienne et de s’exiler aux États-Unis, Bühler y trouva la prédominance du behaviorisme, psychologie du comportement, d’où découlait une approche mécaniste du langage en contradiction avec la *Sprachtheorie*. Ce contexte scientifique hostile le condamna jusqu’à sa mort à un silence presque total et retarda d’un demi-siècle la réception de sa théorie linguistique au sein du monde académique.

Bibliographie

- CERTEAU, Michel de, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- GARDE TAMINE, Joëlle et MONTE, Michèle, « Introduction », *Semen*, n° 24, 2007, doi: [10.4000/semen.6583](https://doi.org/10.4000/semen.6583).
- GRECO, Luca, « Analyse de conversation, anthropologie linguistique et analyse critique du discours : historiciser les débats, intégrer les approches », *Langage et société*, n° 153, 2015, 135-153.
- GUILHAUMOU, Jacques, « Le tournant linguistique de l'histoire conceptuelle », in IDEM, *Discours et événement : l'histoire langagière des concepts*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006, doi: [10.4000/books.pufc.387](https://doi.org/10.4000/books.pufc.387).
- HIM-AQUILLI, Manon et TELEP, Suzie, « Introduction. Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique », *Langage et société*, vol. 172, n° 1, 2021, 19-28.
- NEYROD, Dominique, « “Discours sur le mot” et “Discours du mot” : la dialectique perplexe du signe et de l'objet. L'exemple du mot castillan *sacre* », *Signifiances (Signifying)*, vol. 1, n° 3, 2017, 171-180, doi: [10.18145/signifiances.vii3.133](https://doi.org/10.18145/signifiances.vii3.133).
- VOGÜE, Sarah de, « Littérature et linguistique : la catégorie de l'Histoire », *Semen*, n° 4, 1989, doi: [10.4000/semen.6713](https://doi.org/10.4000/semen.6713).

